

jusqu'au 12 juillet, jour auquel il s'embarqua secrètement, à l'embouchure ou barre de la rivière de Tabasco, sur le navire Saint-Lawrence, capitaine G. C. Griffin, qui l'a déposé mercredi matin à New-York. Le départ du W. Turner de la Nouvelle-Orléans, son arrivée sur les côtes de Tabasco, la chasse qui lui fut donnée par les deux navires de guerre mexicains Santa-Anna et Aguila, la nécessité où se trouva le capitaine Petit de s'échouer pour que les hommes qui avaient remis leur sort entre ses mains ne tombassent pas au pouvoir de leurs ennemis—tous ces faits sont assez connus pour que nous ayons besoin d'en emprunter les détails au manuscrit que nous avons sous les yeux. Nous prendrons le récit au moment où, le général Sentmanat et sa petite troupe s'étant jetés à l'eau pour se rendre à terre, le capitaine Petit se trouva seul avec son équipage et deux passagers sur son navire échoué. Mais nous devons constater d'abord, que l'on s'était trompé en disant que le W. Turner avait été acheté par le général Sentmanat qui, ajoutait-on, après son débarquement, était résolu à le détruire pour se fermer toute voie à la retraite. Ce navire appartenait au capitaine; il avait été chargé et expédié pour Hon-luras, Sentmanat et les siens ne s'y étaient embarqués qu'à titre de passagers, et le W. Turner, après les avoir débarqués sur les côtes de Tabasco, devait poursuivre sa route et se rendre à sa destination. Le capitaine Petit était donc muni de papiers bien en règle. Ce fait établi, nous laisserons parler le héros de notre drame :

« Lorsque Sentmanat et ses cinquante hommes, dit-il, eurent gagné la terre, je hissai le pavillon blanc, mais les deux navires mexicains n'en continuèrent par moins, toute la journée, à tirer des coups de canon. Comme je m'attendais à voir arriver bientôt leurs embarcations, je voulus me mettre en mesure, et je cherchai mes papiers. Mais le désordre était si grand que je ne les trouvais pas. Je sautai alors à terre avec le passager Patterson et un de mes matelots qui ne voulait pas me quitter. J'allai rejoindre Sentmanat et lui demandai mes papiers; il ne les avait pas. Je fis route, avec lui, jusqu'à San-Anita, village habité par les Indiens. Là, M. Patterson nous quitta pour se rendre à Tabasco. Je me séparai bientôt moi-même de Sentmanat, qui partagea avec moi sa bourse, et me fit transporter, avec mon matelot, à l'habitation de l'Épirol, qui appartenait à un Italien nommé Moretti. Celui-ci n'y était pas, et son écuyer fut effrayé de la responsabilité qu'il pouvait encourir en nous accordant l'hospitalité. Il nous donna cependant des provisions, des vêtements Indiens, et nous dirigea sur une autre habitation du signor Moretti. Nous y arrivâmes au bout de trois jours; là, l'écuyer renouvela nos provisions, et après une nuit de repos, des chevaux furent mis à notre disposition pour nous transporter à Sterificios, sur l'habitation de Jules Mazange, érècle de la Nouvelle-Orléans, que je connaissais. Cette habitation est à 2 milles de Janouta; nous y arrivâmes à 10 heures du matin, très fatigués de notre longue course à cheval, et nous y restâmes toute la journée. Funeste hôte! qui a été la cause de tous les dangers, de toutes les souffrances que j'ai eues à endurer depuis ce jour-là.

« Mon intention était de me remettre en marche, le soir, pour aller jusqu'à Palissada, village situé sur la frontière de l'État indépendant de Yucatan, où j'aurais été à l'abri des poursuites mexicaines. A 4 heures nous dînâmes avec M. Mazange et M. Chilo, frère du consul Anglais à Laguna. A 5 heures je causai avec ces messieurs, lorsque survint un commandant des gardes, Joaquin Camp, qui m'engagea à prendre la fuite parce que, disait-il, une troupe de soldats était sur mes traces. Je m'élançai dans un bois voisin, où je demeurai pendant trois heures, sous une pluie battante. M. Mazange qui, tout ce temps-là était resté en conférence avec le commandant mexicain Joaquin, me fit avertir par un Indien, que je pouvais revenir. A mon retour, mon hôte était seul; il me dit avoir appris du commandant que mon frère, qui servait sur mon navire comme second, et tout mon équipage avaient été mis en liberté, et qu'il ne m'aurait été rien fait, à moi non plus, si je n'étais tout d'abord livré aux mains du général Ampudia. Il ajouta que le signor Joaquin allait à la Laguna, où je ferais bien de le suivre. Je donnai sans défiance dans le piège. Je me rendis à Janouta, conduit par un Indien qui avait reçu sa leçon et qui, à peine arrivé, alla m'annoncer au commandant. Celui-ci qui m'attendait, avait fait ses préparatifs. Plusieurs hommes, le sabre au poing, étaient cachés derrière la porte sur laquelle Joaquin se montra seul. Il m'appela par mon nom et je montai vers lui. Une douzaine d'individus armés s'élançèrent alors sur moi, ainsi que sur mon matelot qui ne m'avait quitté. — « Vous rendez-vous? me dit le commandant. — Oui, répondis-je, et nous fûmes conduits en prison, où l'on nous mit les fers aux deux pieds; 4 sentinelles furent chargées de nous garder à vue. Toutes ces violences, toutes ces précautions commencèrent à me faire com-

prendre que j'étais victime d'une trahison. Je parlai à M. Mazange de m'avoir livré à mes ennemis, il ne croyait pas sans doute me livrer à des bourreaux. Le commandant Joaquin, probablement en lui demandant de faciliter mon arrestation, lui avait répondu de ma vie, et M. Mazange qui, à cause de ses anciennes sympathies pour le général Sentmanat, venait d'être, comme beaucoup d'autres, arrêté, puis mis en liberté, moyennant un cautionnement de 5,000 piastres, M. Mazange, dis-je, s'effraya des résultats que pourrait entraîner pour lui l'accueil hospitalier qu'il m'avait fait d'abord, il crut devoir écarter de sa tête la colère d'Ampudia au prix de ce qu'il supposait ne devoir être pour moi qu'un emprisonnement. Encore une fois, je lui pardonne, car avant de se montrer pusillanime, il s'était montré compatissant et généreux.

« Cinq jours après notre arrestation, nous apprîmes que Sentmanat et les siens avaient été arrêtés; qu'après un simple interrogatoire, sans jugement, on avait d'abord fusillé le général, puis 28 de ses hommes, et que le lendemain on devait encore en fusiller 14. Mais nous sûmes plus tard que le peuple, témoin de cette boucherie, avait manifesté une horreur si menaçante, qu'Ampudia avait jugé prudent d'épargner 4 de ces dernières victimes par lui vouées à la mort. Il lui fallut se contenter, provisoirement, de 38 cadavres.

« On ne connaît pas encore, aux États-Unis, les détails de l'arrestation de Sentmanat: je dois les rapporter. Ce malheureux général a été trahi comme moi, mais plus horriblement et plus fatalement que moi. Il avait pour secrétaire un individu, Juan Messa, qui bientôt après notre débarquement, abandonna son maître pour aller à Tabasco. Là, il se rendit auprès du général Ampudia auquel il promit de livrer Sentmanat pour prix de la grâce qui lui serait accordée. Le marché fut conclu, l'asile où se tenait l'homme auquel Messa avait prêté serment de fidélité, fut indiqué et cerné par une compagnie de soldats. Ce ne fut qu'au bout de trois jours, cependant, que l'on arrêta Sentmanat qui avait été découvert et signalé par un indien au milieu d'un champ de cannes à sucres.

« Après mon emprisonnement, les soldats préposés à ma garde m'affirmèrent que, en arrivant à Tabasco, je serais fusillé. Plusieurs citoyens recommandables, cependant, vinrent me visiter et me donner de l'espoir. Et c'est pour moi un devoir et un bonheur de placer ici un souvenir de reconnaissance pour une jeune française, une parisienne, Mlle. Eliza, dont la généreuse sympathie a puissamment contribué à alléger le poids de mes fers, à diminuer l'amertume de mes souffrances. Chaque jour, elle venait plusieurs fois dans mon cachot, me porter des paroles de consolation et de confiance; son noble dévouement n'hésitait devant aucun danger, aucun sacrifice; sa charité ingénieuse trouvait mille moyens pour adoucir les rigueurs de ma captivité. C'était comme un ange gardien, envoyé par Dieu pour rendre moins cruels les derniers jours qui me semblaient réservés, et pour me montrer le chemin du ciel. Lorsqu'elle n'était pas pas là pour me faire oublier mes maux par sa présence, je demandais la résignation et l'espérance à un livre religieux dont elle m'avait fait cadeau. Puissent ces quelques lignes arriver jusqu'à elle et lui apprendre qu'elle ne s'est pas dévouée pour un ingrat.

*Suite et fin au prochain numéro.*

## BIBLIOGRAPHIE.

*Extrait du Bulletin de censure.*

DICTIONNAIRE iconographique des monuments de l'antiquité chrétienne et du moyen âge, depuis le bas-empire jusqu'à la fin du seizième siècle, indiquant l'état de l'art et de la civilisation à ces diverses époques, par L. J. Guénehaut. Cet ouvrage paraît par livraison et aura 2 vol., formés de dix de ces livraisons, dont la première qui a paru se compose de 70 pages à deux colonnes grand in-8o. Paris, chez Leleux, éditeur, rue Pierre-Sarasin, 9. Le prix de la livraison est de 2 fr. pour les 300 premiers souscripteurs.

Le titre seul de cet ouvrage en proclame la haute importance à une époque, où selon l'expression d'un spirituel écrivain, une nuée d'archéologues s'est abattue sur le pays. L'ouvrage de M. Guénehaut présente un double avantage. Les antiquaires éclairés trouvent réunis dans ce livre les documents les plus précieux, qu'ils n'auraient pu recueillir sans les travaux les plus longs et les plus pénibles. C'est comme un riche musée où sont classés par ordre alphabétique et chronologiquement tous les monuments iconographiques de l'architecture, de la peinture, de la sculpture, des sceaux, des médailles, des monnaies, des émaux, des miniatures qui ornent les livres d'heures et autres, des armures, etc. Quelle patience, quel amour de l'art, quelle sagacité supposent dans l'auteur ces recherches aussi variées qu'innombrables! Pour les archéologues novices, quelle mine inépuisable! L'amour de l'art n'est pas la science, et il ne suffit pas d'admirer tout ce que les siècles de l'antiquité et du moyen-âge nous ont transmis, pour être capable de l'apprécier à sa juste valeur. L'œuvre de M. Guénehaut est une boussole sûre qui dirige l'explorateur dans ces mers encore plus in-